
M.S. — 15 — Ussun amaziɣ

**ÉTUDES BERBÈRES
ET
CHAMITO-SÉMITIQUES**

**MÉLANGES OFFERTS À
KARL-G. PRASSE**

**Réunies par Salem CHAKER & Andrzej ZABORSKI
Editées par Salem CHAKER**

Éditions PEETERS

Paris - Louvain

2000

Les Chants du Hoggar de Mohamed Belaïd et Angèle Maraval-Berthoin.

par Vermondo BRUGNATELLI

Chants du Hoggar est le titre d'une plaquette qui renferme une longue composition, en français, qui serait issue d'une adaptation, par Angèle Maraval-Berthoin, de plusieurs récits de l'amour malheureux de Mousa ag-Amastane pour sa cousine Dâssîne. Le texte a été sans doute remanié ça et là par l'auteur selon le goût européen de son âge, et pourtant il est aussi évident que beaucoup des vers et des motifs ont été empruntés tels quels à des compositions originales touarègues.

Une reproduction avec traduction de ce texte a paru en Italie il y a quelques années par les soins de L.M.Gagliardi, qui l'a enrichie de nombreuses notes, d'une introduction et d'un court essai sur les Touaregs¹. Malgré la richesse en données fournies par la traductrice italienne, à propos de nombreuses questions, une obscurité presque totale entoure la figure de l'auteur et même son prénom complet².

1. Angèle Maraval-Berthoin

En effet, si l'on se base uniquement sur ce qui est écrit dans l'introduction du livre français, on n'a aucun renseignement sur son auteur. Mais "A. Maraval-Berthoin" a écrit d'autres livres. En particulier, un autre ouvrage (*La légende de Lalla Maghnia*) publié chez le même éditeur ("L'édition d'art", H. Piazza, 19, rue Bonaparte, Paris), quelques années seulement après les *Chants du Hoggar*, se base, comme le précédent, sur des traditions recueillies directement en Algérie, et contient dans l'introduction quelques repères sur l'identité de l'auteur: « [El-Haouari, le petit-fils de Fathima, fille de Lalla Maghnia] ne sait rien, ou il ne veut rien dire. Ce matin, on a été, dès l'aube, le surprendre dans son douar éloigné en lui expliquant qu'une roumia "qui lit les livres" veut en écrire un sur son aïeule; il est venu par obéissance, mais il se tait devant cet aréopage de chefs militaires, moins par timidité que par dédain ». (1927, xii) « Une roumia » qui lit les livres, donc, et qui en écrit. Un contrôle sur le catalogue de la Bibliothèque Nationale fournit aussi son prénom complet, ainsi qu'une longue liste d'ouvrages (rapportée en appendice),

qui s'échelonnent depuis 1904 jusqu'au 1959 : parmi sa production il y a surtout des légendes, des poèmes, des romans d'ambiance exotique, mais aussi une pièce de théâtre.

Qui est Angèle Maraval-Berthoin ? Son nom semble presque inconnu au monde des savants d'histoire, folklore et littérature orale de l'Afrique du Nord³. Ses ouvrages sont en prévalence d'ambiance nord-africaine et sont adressés à un public qui aime l'exotisme, sans, toutefois, grandes prétentions de précision philologique. Il s'agit souvent d'éditions dites "d'art", où les exigences esthétiques sont prépondérantes. Cependant, comme on le verra par la suite, plusieurs indices font ressortir un effort de ne pas trahir les sources originales.

Malgré plusieurs essais pour obtenir des renseignements par quelqu'un qui l'ait connue personnellement, je n'ai rien obtenu jusqu'à présent, et tout ce qu'on peut faire, concernant sa biographie, c'est de glaner ça et là des renseignements contenus dans les préfaces de ses ouvrages. En conséquence, on obtient des informations surtout sur ses voyages, car la publication d'un livre est souvent l'issue d'un voyage effectué en Algérie⁴.

On apprend ainsi, par ses *Chants du Hoggar*, qu'elle était présente à Biskra en 1922, à l'occasion du passage des chefs touaregs venus rendre hommage au Président de la République (v. ci-dessous). Dans l'introduction à *Lalla Maghnia*, elle fait état d'un voyage vers les confins encore mal définis entre Maroc et Algérie, voyage qui eut lieu, vraisemblablement, peu avant la publication des *Chants du Hoggar* (1924), puisque dans cet ouvrage elle dit l'avoir achevé à Colomb-Béchar (entre les localités de Kenadza et Figuig citées dans *Lalla Maghnia*).

Par la suite, elle dut avoir d'autres contacts directs avec l'Ahaggar. Dans son *Voix du Hoggar*, elle décrit sa visite à Tamanrasset, qui a dû se dérouler vers 1954⁵, et, probablement, c'est toujours comme suite de cette visite qu'elle publia aussi un intéressant recueil de mythes, paru également en 1954 (*Hoggar. Chants, fables, légendes*). Dans cet ouvrage, elle parle d'un «troisième séjour au Hoggar». Le renseignement le plus important qu'elle donne dans cette introduction, c'est le fait qu'Angèle Maraval-Berthoin avait connu personnellement Dassine oult-Ihemma, probablement dans un voyage précédent et non à Tamanrasset (qu'elle visite pour la première fois). Le frère de Dassine, Akhamuk ag-Ihemma, aménokal de 1921 à 1941, aimait résider à Abalessa, et c'est probablement là-bas, qu'eut lieu la rencontre avec Dassine, personnage dont le charme incontestable a suscité un intérêt particulier dans les ouvrages d'Angèle Maraval-Berthoin⁶.

2. Le livre

Dès le début, on s'aperçoit de deux détails assez curieux à propos de l'ouvrage en question, les *Chants du Hoggar* : d'abord, bien que l'éditeur soit parisien, le livre est absent de la Bibliothèque Nationale de Paris et de son catalogue⁷ ; en outre, j'ai pu consulter un exemplaire de la quatrième édition et un autre de la douzième, mais tous les deux sont « achevés d'imprimer » le même jour, soit le 5 novembre 1924. Pas moins de neuf éditions en 24 heures ! (J'ignore la date de la première, mais il est bien possible que ce soit toujours la même. De toute façon, elle n'est pas

antérieure à 1922, puisque dans la préface on parle d'évènements qui ont eu lieu pendant cette année).

Quant au contenu du livre, il est évident que l'auteur ne visait absolument pas à écrire un ouvrage scientifique, et la forme est bien adaptée au goût exotique des Européens entre les deux guerres mondiales. Toutefois, elle a puisé ses informations directement sur lieu (bien qu'à travers des interprètes, ne connaissant ni l'arabe ni la tamahaq)⁸, et l'on peut aisément vérifier qu'elle est restée substantiellement fidèle à ses sources indigènes.

Dans le premier chapitre, par exemple, plusieurs morceaux correspondent presque littéralement à des poésies touarègues authentiques, qui ne furent publiées que l'année suivante dans le recueil du père Ch. de Foucauld (1925 ; celles du deuxième volume en 1930) et ne purent donc lui fournir le modèle :

- (1924, 3 =1985, 18) Poésie n° 177, « Kouka out Moummou », *Poés. Touar. I*, 303ss. (complète. Substitution du nom Kouka par Dassine) ;
- (1924, 6-7 =1985, 22) Poésie n° 262, « Combat contre les Ioullemmeden », *Poés. Touar. I*, 487ss. (les dernier mots seulement ont été coupés) ;
- (1924, 7-8 =1985, 22-4) Poésie n° 264, « Combat de Tit », *Poés. Touar. I*, 494ss. (il ne manque que l'antépénultième vers)⁹ ;
- (1924, 11-12 = 1985, 26-7) Poésie n° 408, « Départ pour l'ahâl malgré les parents », *Poés. Touar. II*, 70-2 (complète) ;
- (1924, 21-22 =1985, 36-7) Poésie n° 219, « Dâssin Oult Ihemma », *Poés. Touar. I*, 374ss. (deux vers sont intervertis, et la fin est coupée, ou, plus probablement, suit une autre version) ;
- (1924, 25 =1985, 40) Poésie n° 13, « Ce qu'aiment les femmes », *Poés. Touar. I*, 14-15 (complète) ;
- (1924, 25-26 =1985, 42) Poésie n° 9, « Conseils sur les femmes », *Poés. Touar. I*, 9-10 (la poésie est coupée en deux parties, reconnaissables par les guillemets; en outre, il y a un dernier vers apparemment ajouté).

On y trouve aussi bien un dicton (1924, 10 =1985, 24) "Au pays natal, la naissance, au pays étranger les vêtements", qui revient presque identique dans un texte ethnographique anonyme publié dans *EDB 2* (1987), p. 97. En outre, à la fin du chapitre, l'épisode narratif de Aflane ag-Doua qui garde son calme malgré la perte de sa chamelle blanche, tuée par Sourî ag-Chikat le jour de ses noces avec Dassine, correspond à ce que le P. de Foucauld rapporte dans *Poés. Touar. I*, 324 (poésie n° 190).

Et cela n'est qu'un échantillon, limité au premier chapitre: cette même fidélité à des modèles indigènes se retrouve aussi dans les chapitres suivants. Pour nous limiter aux poésies, tout en laissant de côté les nombreux proverbes et dictons authentiques, cf. par exemple¹⁰ :

- ch. ii (1924, 51-53 = 1985, 68) : poésie n° 354, « Les deux monts Taourirt sont devant moi comme du sang », *Poés. Touar. II*, 2-3 (renvoi. v. ci-dessous)
- ch. ii (1924, 58 =1985, 74) : poésie n° 516, « Chant des femmes dans les cérémonies des noces », *Poés. Touar. II*, 344 (deux vers) ;
- ch. ii (1924, 64 =1985, 80) : poésie n° 4, « Méhari connaissant le chemin du campement de la femme aimée », *Poés. Touar. I*, 3-4 (complète) ;
- ch. iii (1924, 77 =1985, 92) : poésie n°443 « Rezzou heureux de Mousa agg

- Amastan contre des Ioullemmeden et des Kel-Fedal », *Poés. Touar.* II, 128 ss. (allusion évidente aux vers 3, 9 et 10)
- ch. iv (1924, 107 = 1985, 122-3): poésie n° 3, «Retour à la vie», *Poés. Touar.* I, 5 (complète) ;
 - ch. iv (1924, 108-9 = 1985, 124-5) : poésie n° 7, «Pour ailes j'ai mon méhari», *Poés. Touar.* I, 8 (complète) ;
 - ch. iv (1924, 114 = 1985, 128-9) : poésie n° 16, «Désir de voir la femme aimée», *Poés. Touar.* I, 17-18 (complète) ;
 - ch. v (1924, 124 = 1985, 140): poésie n° 425, « Moi, cette année, j'ai vu les eaux de Zemzem et je n'ai pas bu », *Poés. Touar.* II, 90 ss. (incomplète; plusieurs vers manquent. Abrégée par A.M.-B.?) ;
 - ch. v (1924, 134-5 = 1985, 150) : poésie n° 567, «Kachouni outl Râli», *Poés. Touar.* II, 434 ss. (complète. Seuls les derniers mots sont changés);
 - ch. v (1924, 138 = 1985, 154) : poésie n° 530, « Triple prière », *Poés. Touar.* II, 363-4 (complète. Reproduite aussi sur le frontispice: v. ci-dessous);
 - ch. vi (1924, 142-3 = 1985, 158): poésie n° 242, « Adieux à Bab-Akhmed agg Abede (surnommé Bakked) et à Amoumen ag Rebelli », *Poés. Touar.* I, 452 ss. (du vers 6 jusqu'à l'antépénultième. Substitution du nom Amoumen par Dassine) ;
 - ch. vi (1924, 148 = 1985, 164) : poésie n° 2, « Le violon », *Poés. Touar.* I, 4-5 (complète) ;
 - ch. vi (1924, 149 = 1985, 164-6) : poésie n° 88, « Les plus belles dames de ce temps », *Poés. Touar.* I, 159 ss. (complète) ;
 - ch. vi (1924, 151 = 1985, 166) : poésie n° 226, « Contre les Taïtok », *Poés. Touar.* I, 425 (un vers / proverbe) ;
 - ch. vi (1924, 163 = 1985, 178) : poésie n° 353, « O mon cousin, mon bienaimé », *Poés. Touar.* II, 1-2 (complète).

Au total, donc, pas moins d'une vingtaine de véritables poèmes touaregs rapportés assez fidèlement, à l'exception de l'orthographe des noms propres, qui est souvent très mauvaise, ce qui montre le but "non-philologique" de l'auteur.

Quelle a été la source principale de Mme Maraval-Berthoin? Dans l'introduction, elle nous parle de l'origine de ce texte. Comme il arrivera souvent pour ses livres, le point de départ a été une expérience de voyage. D'abord, elle a eu l'occasion de connaître personnellement plusieurs des chefs touaregs (y compris le nouveau aménokal de l'Ahaggar, Akhamuk ag-Ihemma et l'amghar de l'Ajjer, Brahim ag-Abakada), rassemblés à Biskra peu après la mort de Mousa ag-Amastan à l'occasion de la visite du Président de la République Alexandre Millerand (26 avril 1922), et en cette occasion, nous dit-elle, elle a pu écouter (et se faire traduire) plusieurs poésies sur le chef qui venait de décéder. En outre, et cela est très intéressant, elle nous signale l'existence d'un texte écrit en tifynag qu'elle garderait chez elle :

«C'est un pauvre petit cahier que le sergent Belaïd-Mohamed-Ben-Ali — qui fut un élève à Tamân'r'asset du révérend Père de Foucault — m'a remis sur les instances du lieutenant Brunet de la phalange d'élite de nos officiers aux oasis sahariennes.

Ce cahier reproduit en caractères "Tifinar" des chants du Hoggar en langue "Tamahêq" de date ancienne et récente, d'auteurs connus et inconnus sur des rythmes scieniens¹¹.

Mais tous ces poèmes révèlent une inspiration unique et, les plus récents datés de 1892, ont si peu d'empreinte actuelle qu'ils ne se distinguent guère de ceux qui remontent aux sources les plus lointaines.

Le cahier porte sous les lettres dessinées une traduction phonétique qui permet d'apprécier la mesure rythmée et rimée de ces chants, presque tous adressés à la femme, symbole éternel du Mystère, symbole éternel de l'Amour.

Ces traductions éparses, écrites comme par un enfant, et pleines de fautes grossières, m'ont offert, — comme un fruit sous sa coque rude — une amande amère et douce» (p.vii) ...«J'ai pu reconstituer le bref roman de sa vie [de Moussa-ag-Amastane] à travers tous les chants écoutés au campement des sahariens, joints à ceux déchiffrés dans le petit cahier du sergent Belaïd» (p. xviii)¹²

3. Mohamed Belaïd

Quelques données autobiographiques de Mohamed Belaïd se retrouvent dans M. Belaïd (1976). Il est né vers 1887 en Grande Kabylie, à Aït Rehouna. Son grand-père Amar Belaïd avait été nommé *amine* du village par les Français en 1857, son père Ali a été le premier cantonnier de la commune mixte de Port-Gueydon (Azeffoun). En 1911, il entra dans la Compagnie saharienne — après avoir soutenu une épreuve de français et une d'arabe — et fut nommé khodja interprète au poste de Fort-Motylinski (Hoggar). En 1912, il y ouvrit la première école du Hoggar: «J'avais une vingtaine d'élèves à peu près. J'ai eu beaucoup de difficultés dont le manque de matériel. J'ai commencé par leur apprendre l'alphabet français. Le tableau était remplacé par des bidons en zinc sur lesquels j'écrivais avec des morceaux de charbon. Heureusement, six mois après nous avons reçu du matériel scolaire d'In-Salah» (p.13). Naturalisé en 1918, nommé chef de poste de Tamanrasset en 1919, il participa à plusieurs missions même après sa retraite militaire en 1924 («étant le seul Algérien à parler la langue des Touaregs du Hoggar à l'époque»).

En 1922, il a un rôle actif dans la préparation de l'accueil du Président Millerand, pendant lequel il donna son cahier à Mme Maraval-Berthoin. «Vers le 25 décembre (année 1921) le lieutenant [Brunet] a reçu un télégramme officiel afin ... de se préparer à se rendre (moi et soixante-dix Touareg) à Biskra pour attendre le président de la République, Millerand, en Algérie. J'étais chargé uniquement des Touareg qui comprenaient l'Aménokal Akhomook Ag Ihma, ses deux Khelifa et les autres guerriers. (...) Le lieutenant et moi préparâmes les Touareg au défilé sur chameaux qui eut lieu le 26 avril, jour de l'arrivée du président Millerand» (p. 16).

En 1933 il participa aux fouilles du "tombeau de Tin Hinane": «Nous avons trouvé Tin Hinane couchée sur le dos, tournée vers l'est, les jambes et les bras légèrement repliés. Elle était recouverte de fragments de cuivre rouge qui s'effritaient au moindre contact. Il y avait aussi des bracelets d'or et d'argent, des paniers de noyaux de dattes, des perles d'or et d'argent...» (p. 19). Belaïd était

encore vivant en 1976 et est mort vers le début des années 80.

Il était probablement très doué pour l'étude des langues, mais dans ses notes il ne donne pas beaucoup de détails sur son étude du touareg. «En avril 1913, étant Kabyle, le Père de Foucauld s'est intéressé à moi et a demandé au lieutenant Depommier que je me rende chez lui à Tamanrasset et m'a conseillé de recueillir auprès des Touareg des contes, des chansons, des poésies¹³ et d'apprendre l'écriture berbère dite Tifinagh» (p. 13: apparemment à l'époque il avait déjà appris assez bien le touareg, si le Père parle d'apprendre seulement l'écriture). Cette première période de travail sur la littérature touarègue avec le P. de Foucauld ne dura qu'une semaine, après quoi le Père rentra en France et Belaïd en Kabylie pendant quelques mois. Et les notes autobiographiques suivantes ne parlent que de la Guerre mondiale et de l'assassinat du missionnaire. Toutefois, les contacts entre les deux hommes ont dû se poursuivre assez régulièrement, et Belaïd écrit d'avoir été parmi les derniers à voir le Père de Foucauld, une semaine avant sa mort.

4. Le premier texte en tfinagh vocalisé

Le détail le plus intéressant de l'édition 1924 du livre, c'est qu'après le frontispice il y a la reproduction d'une page de ce texte en tfinagh d'où A. Maraval-Berthoin a puisé plusieurs poésies. L'intérêt de ce texte découle de deux faits. En premier lieu, le texte est *pleinement vocalisé*, ce qui en fait probablement le plus ancien texte connu avec vocalisation¹⁴. A côté de l'usage de *y* et *w* comme *matres lectionis* pour *i* et *e*, et *u:/o*, on observe l'extension du point marquant *a* en toutes positions, et aussi pour signaler *ǎ*. En outre, un nouveau signe a été créé pour *ə*. L'inventeur de ce système (sans doute M. Belaïd) a donc été un précurseur de l'"Académie berbère" et de tous ceux qui, par la suite, se sont engagés dans l'aménagement de l'écriture tfinagh.

Deuxièmement, le texte reproduit de façon presque identique un poème bien connu, la "triple prière" que l'on trouve au n° 530 dans le recueil de Foucauld, mais avec un changement important: le nom de Dassine y est introduit à côté des "jeunes filles" du texte original. Or, comme A. Maraval-Berthoin ne connaissait ni la tamahaq ni l'écriture tfinagh, il lui était impossible d'introduire ce changement, qui a donc été fait par le sergent Mohamed Belaïd. En conséquence, on est amené à penser que c'est toujours Belaïd qui a eu l'idée de façonner une histoire de l'amour de Mousa pour Dassine en partant de plusieurs poésies, du même Mousa ainsi que d'autres auteurs. Belaïd-Mohamed-Ben-Ali serait donc aussi le premier "écrivain" moderne en tamahaq, ayant retravaillé les poésies traditionnelles détachées pour produire un ouvrage global.

Malheureusement, bien que j'aie commencé depuis quelque temps la recherche du cahier original, dont l'intérêt serait grand pour l'histoire de la littérature touarègue, jusqu'ici je n'ai trouvé aucun indice ni de sa localisation ni même de sa survivance. Quant à ses dimensions et au contenu, on ne peut que formuler des hypothèses. Si l'on part de la liste, dressée ci-dessus, des poèmes touaregs identifiés, il semble évident qu'ils se concentrent vers le début et la fin de l'ouvrage

(ch. i : 7 poèmes, ch. vi : 5 poèmes; dans le ch. iii, au contraire, il n'y a qu'une "allusion" a un poème), et on peut imaginer que l'élaboration d'Angèle Maraval-Berthoin se soit limitée aux parties "centrales".

Voici donc le texte en tfinagh (1924, p. V ; absent dans l'édition française 1934 et de l'italienne 1985)¹⁵ avec translittération en caractères latins et traduction mot-à-mot.

PRIERE

•┐...•○ <i>Āmaq̄qar,</i> O le Grand ^{a)}	•#• •:•• <i>əzzaləy-ak</i> je te tends	┐┐:○ ∑ <i>(ā)fus-in</i> ma main ^{b)}	
┐: ∑: •• <i>giy-ak</i> je t'ai fait	+ ∑┐ ∑E ∑ <i>temede</i> cent	•┐: <i>n āgəynən</i> de supplications ^{c)}	┐ •┐: ∑┐ <i>d āgim</i> et mille
•┐...•○ <i>Āmaq̄qar,</i> O le Grand	•┐┐• ∑ <i>nəgmāy</i> nous cherchons ^{d)}	○•○ •• <i>sər-ək</i> du côté de toi	:•○•E•+ <i>kəraḏət :</i> trois (choses) :
+•○• <i>təra</i> l'amour	+•○•○•E ∑ <i>n təbaradīn</i> des jeunes filles	┐•○ ∑ <i>(d-)Dassin</i> (et de) Dâssîne ^{e)} ,	
+• •┐┐•○ <i>ta-n-āmgər</i> la vaillance dans le combat	∑•+ <i>yət</i> (est) une (autre)		
┐ •○•○:┐ <i>d āsaruf</i> et le pardon	•:• <i>ahəl</i> le jour	:• ... ∑•┐+ <i>wa-n ləqyamət</i> de la Résurrection	

« O grand Dieu, je te demande trois choses :
L'amour des jeunes filles *et de celle qui les dépasse toutes*,
La vaillance dans le combat,
Et le pardon le jour de la Résurrection»¹⁶

Le même texte se retrouve, traduit d'une façon plus complète, à la p. 138/154 :
«O grand Dieu, je tends mes mains vers toi, je te fais cent et mille prières,
O grand Dieu, je te demande trois choses:
L'amour de Dâssîne-out-Yemma, plus cher que l'amour des jeunes filles,
La vaillance au combat,
Le pardon le jour de la résurrection»

Notes au texte :

a) *Dict.* III 1237 : « *āmāqqar* = “celui qui est grand pardessus tous (celui qui est grand par excellence)” ne se dit que de Dieu». Le signe-voyelle <a> est employé ici pour *ā*, ce qui confirme l'autonomie phonologique de ce son par rapport à *a*, qui est exprimé par un autre signe graphique. Voi aussi, pour ce fait, *āgāynān*, *āgim*, *āmgār*, *āsaruf*.

b) L'absence de la voyelle d'état *ā*- dans la graphie est assez surprenante. Sans doute il y a eu une erreur due à la longue séquence de points.

c) *Dict.* I 420 : «*āgeinen* = fait de supplier; supplication». Selon l'usage des *matres lectionis* dans ce texte, il paraît qu'il y ait là plutôt une voyelle *i*. Selon Alojali, p. 56, *gunen* (tayert) appartient à la conjug. XII.A.1, n.v. *a-/egunān*. Dans cette conjugaison il y a aussi des formes en *i*, dont pourrait faire partie *aginān* (idem Adhagh). Foucauld, *Poésies Touarègues*, t. II, 363 a le pluriel : *geinīnen* (mais avec le nom de nombre 100, il y a d'habitude le singulier).

d) *Dict.* I 447 «*egmi* = chercher à obtenir ; demander » Se dit, p.ex., d'une grâce qu'on demande à Dieu ».

e) Probablement, il faut restituer ici une conjonction *d* assimilée à l'initiale du nom. Le nom de Dassine manque dans le texte du P. de Foucauld.

5. Une nouvelle poésie taitoq

Dans le deuxième chapitre, j'ai pu identifier un morceau qui fait partie sans doute d'une poésie taitoq se référant à un combat sanglant qui était rappelé dans deux poésies taitoq (d'auteur inconnu), contenues dans le tome II des *Poésies touarègues* de Foucauld (n° 353 et 354). L'identification est presque sûre, puisque les noms de ceux qui sont décédés dans le combat sont les mêmes que ceux de la poésie n° 354 («Les deux monts Taourirt sont devant moi comme du sang», auteur inconnu), et, en outre, la description riche en détails fort réalistes sur le sort de chacun d'eux justifie l'image sanglante à laquelle fait allusion la poésie n° 354. Un détail intéressant est que le deuxième morceau se référant, selon Foucauld (*Poés. touar.* II, 2), au même rezzou malheureux, c'est à dire la poésie n° 353, «O mon cousin, mon bienaimé», était aussi bien connu à Belaïd, puisque nous le retrouvons tel quel dans notre texte, bien que placé dans un autre contexte (à la fin de l'ouvrage, attribué à Dassine qui apprend la mort du cousin Mousa). Je rapporte ici aussi bien le texte français de la poésie 354 de Foucauld que le morceau de Mme Maraval-Berthoin qui y fait allusion.

LES DEUX MONTS TAOURIRT SONT DEVANT MOI COMME DU SANG

*Femmes, je vous le dis, quand j'ai descendu la vallée d'Éseimi,
Les deux monts Taourirt étaient devant moi comme du sang.
A notre changement de campement manquaient Boukhaj et Ébeggi,
Akhelaoui frère cadet de Jelloul,
Mon cousin germain et Mechegdi.*

Le texte de Mme Maraval-Berthoin contient probablement des remaniements au premier et au dernier vers, visant à insérer ce morceau dans l'histoire d'amour de Mousa et Dassine :

[Comme toi, ô Dâssîne-oult-Yemma,] le combat a préféré les autres à moi, et, pour son repas de lion, il a choisi ceux-là que je nomme et qui sont :
Djelloul, le front défoncé par une matraque ;
Mechegdi, éborgné par un poignard, et qui, fou, veut éborgner le soleil;
Ebeggi, le cœur ouvert par un cimenterre, comme une orange par un couteau;
Akhelaoui, les entrailles sorties et roulées comme des serpents rouges;
Boulkhadjni, cloué dans le sable par quatre lances, deux dans les mains, deux dans les pieds, et dont le ventre s'étale comme un bouclier au soleil.
Et j'ai crié à l'ennemi qui se croyait victorieux:
«Arrière, impurs! vils musulmans infidèles à la foi jurée, à la loi qui défend de servir le vainqueur. Vous, mokhazenis du tell et du Sahel, bandits vendus, esclaves de l'or, dans le burnous sombre de la honte, vous n'êtes tous que les fils du poison et de la mort, les fils du Hibou et de la nuit.
«Par la tête éclatée [de Djelloul, par sa tête éclatée]¹⁷ comme une grenade sous un poing, par les entrailles pendantes [d'Akhelaoui,] comme celles d'un bélier qu'on éventre, je lancerai sur vous pour les venger, et plus prompt que la foudre, le glaive qui tue!»
[Et ma gloire me fera aimer peut-être de Dâssîne-oult-Yemma la plus glorieuse.]¹⁸

Notes

1 Ce texte a inspiré une performance, "Le Quattro porte del deserto" par Tessitore, qui a ouvert le festival des "Panatenee" à Agrigento en 1992 (signalé dans "Corriere della Sera" 8.9.1992).

2 Ce qui entraîne même une équivoque sur le sexe de l'auteur et sur sa profession: «Sebbene egli non dia delle notizie precise sul suo status in Algeria, si può presumere, anche in mancanza di altre fonti, che egli fosse uno dei tanti ufficiali al seguito dell'esercito francese di stanza nel Sahara negli anni successivi alla prima guerra mondiale» (p.9) Certes, les militaires abondent dans les introductions, les dédicaces et les remerciements de ses travaux algériens, mais, à cette époque il est bien compréhensible qu'une femme européenne n'aurait pu voyager avec autant de liberté sans une escorte de l'armée.

3 C'est après une présentation préliminaire de cet ouvrage par moi-même au Sodalizio Glottologico Milanese et au G.L.E.C.S. en 1991 qu'on commence à trouver des citations des livres d'A.M.-B. dans la littérature berbérisante: Martel 1993, Aghali-Zakara 1994: 117, Brugnattelli 1995.

4 Concernant sa famille et sa jeunesse, quelques maigres répères sont fournis dans *Légendes et poésies* (1904): elle a vécu en Algérie dès son enfance, et à 12 ans montait déjà très bien à cheval. Orpheline de père (p. 108), elle avait plusieurs frères (et probablement une sœur aînée), une mère affectueuse et une vieille bonne (Pépa), une tante prématurément veuve et une nièce (Julie). A cette date, elle avait un enfant "tout petit" (p. 75).

5 Par le contexte, on apprend que le voyage a eu lieu peu avant le jour de Noël. L'année semble être 1950 ou 1951, puisque Bey ag-Akhamuk y est cité en tant que nouveau aménokal qui succéda à son "frère" (sic) qui venait de décéder (du moins, c'est ce que je crois

comprendre d'un prose autant fleurie que peu soucieuse de précision, surtout dans la transcription des noms propres: une caractéristique qui se relève constamment dans les ouvrages d'A. Maraval-Berthoin).

6 Il est vraisemblable que dans son ouvrage *Dâssine, sultane du Hoggar* (1951), il y ait plus de détails sur cette rencontre, mais je n'ai pas encore pu consulter le livre (il y a quelques années il était dit "incommunicable" car défectueux à la Bibliothèque Nationale de Paris, et depuis je n'ai plus eu l'occasion vérifier s'il a été restauré).

7 A la BN il existe une autre édition, de 1934 (illustrée par Paul-Elie Dubois), toujours chez H. Piazza, presque identique, à part quelques petits changements dans l'introduction. J'exprime ici ma reconnaissance à Lamara Bougchiche qui m'a beaucoup aidé dans mes recherches dans les bibliothèques de Paris.

8 Ce détail, qui ressort aussi de ses écrits, m'a été confirmé par Marceau Gast qui l'a connue personnellement et n'approuvait pas son approche peu scientifique de la culture touarègue (communication personnelle). Malheureusement, à part ça, il n'a pu me fournir aucune autre donnée sur cet écrivain.

9 De ce même poème, une troisième version, elle aussi en français, et avec quelques divergences de détail, a été publiée sur *EDB* 1, p. 89.

10 Cette liste n'est pas nécessairement exhaustive. Il est bien possible que plusieurs autres morceaux m'aient échappé.

11 *Sic.* Sans doute à lire *séiénin*.

12 Si les textes les plus récents dans le cahier sont datés de 1892, il faudrait penser qu'ils se bornaient à raconter la jeunesse de Moussa. Toutefois, parmi les poésies que j'ai pu identifier, il y en a une qui selon Ch. de Foucauld remonte à 1906 («Kachouni oult Râli»).

13 L'intérêt de Mohamed pour les contes et légendes touarègues ressort aussi de son article auto-biographique: «Après avoir effectué toutes les fouilles [de la "tombe de Tin Hinan"]», nous avons été à Silet, où nous avons trouvé un campement des tribus Iklanen Taoussit. Là, un vieillard qui connaissait beaucoup de légendes nous expliqua que le monument de Tin Hinan n'était pas un tombeau mais une kasba (un fort) qu'avait construit un Roumi, Jolouta, qui habitait le Hoggar peu avant l'Islam et qui à l'arrivée des musulmans abandonna Abalessa et se réfugia à Essouk dans l'Adrar des Ifoghas. Au moment de sa fuite, Jolouta avait transporté à Es-Souk tout le fer que renfermait la kasba d'Abalessa, mais il dut quitter Es-Souk, d'où il fut chassé par les musulmans jusqu'à Igharghar-Nakar, petit affluent de l'oued Tit. Le lieu où Jolouta a été tué et inhumé porte le nom d'Azzeka Nakar. Après la mort de Jolouta, ses soldats restèrent au Hoggar et épousèrent des négresses du pays. Tin Hinan, plus tard, habita le vieux ksar abandonné d'Abalessa.» (p. 19-20).

14 «La voyellisation des tfinars est un réflexe courant chez les Arabophones et je suppose que les textes écrits par M. Belaïd pour Mme Maraval-Berthoin n'ont peut-être pas été les premiers de ce type. Mlle Mouchan avait procédé, avec le Khodja Abdelkader lui aussi interprète après Belaïd, de la même façon quand elle publia sous l'égide de l'Unesco *Le petit Prince* en tfinars.» [Lettre de M. Gast, 4.3.1991] (*Le petit Prince* a été publié en 1956).

15 Originellement de droite à gauche mais renversé, pour des raisons typographiques.

16 Le texte est suivi de l'indication suivante: «L'invocation ci-dessus, en caractères tfinar, est de Arbben-ag-Kelala».

17 Probablement, comme il arrive souvent, il y a ici une explication, provenant de Belaïd, d'un détail auquel la poésie ne fait qu'une allusion.

18 Un autre texte contenu dans les *Chants du Hoggar* peut nous fournir des renseignements intéressants sur la culture touarègue: il s'agit de la légende relative à la transformation d'hommes en animaux comme punition pour avoir tué la chamelle de Sidna Nuh (transformée elle aussi en constellation: la Grande Ourse): 1924, p. 16-17 ; 1985, p. 32. Sur cette légende, v. BrugnateLLi 1995.

Références bibliographiques :

- AGHALI-ZAKARA (Mohamed) 1994 - «Graphies berbères et dilemme de diffusion. Interaction des alphabets latin, *ajami* et *tifinagh*», *EDB* 11, p.107-121
- Anonyme 1986-7 - «Folklore touareg, fêtes et ludisme», *EDB* I (1986), 86-99; «Vie des Touaregs, enfance et jeux», *EDB* II (1987), 91-98
- BELAÏD (Mohamed) 1976 - «Comment je suis devenu Saharien», *Le saharien* 65, p. 11-20
- BRUGNATELLI (Vermondo) 1995 - «L'islamizzazione dei Tuareg alla luce dei dati linguistici», in P. Branca, V. Brugnatelli (éd.) *Studi arabi e islamici in memoria di Matilde Gagliardi*, Milano: Is.M.E.O., p. 63-74
- FOUCAULD (le P. Charles de) 1925-30 - *Poésies touarègues (dialecte de l'Ahaggar)*, Paris, Leroux, 2 voll.
- 1951-52 - *Dictionnaire touareg-français, dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Imprimerie Nationale, 4 vol. (= *Dict.*)
- MARAVAL-BERTHOIN (Angèle) 1924 - *Chants du Hoggar*, Paris⁴, Piazza
- 1927 - *La légende de Lalla Maghnia d'après la tradition arabe*, Paris³, Piazza
- 1985 - *Le quattro porte del deserto. Canti d'amore tuareg dello Hoggar raccolti da A. MARAVAL-BERTHOIN* [sic], Palermo, Ed. Novecento (trad. par Luisa Maria Gagliardi)
- MARTEL (Nicole de) 1993 - «Voyage à dos de consonnes», in J. Drouin-A. Roth (éds.), *A la croisée des études libyco-berbères. Mélanges offerts à Paulette Galand-Pernet et Lionel Galand*, Paris, Geuthner, p. 287-302

APPENDICE : Liste des œuvres d'Angèle Maraval Berthoin

1. *Légendes et poésies*, Paris, L. Theuveny, 1904, 116 p.
2. *Les vainqueurs. Nouvelle*, Paris, L. Theuveny, 1904, 65 p.
3. *Poèmes algériens*, Paris, P.V. Stock, 1908, viii-233 p.
4. *Rêve d'un soir, comédie en un acte et en vers* [Paris, Théâtre de verdure du Pré-Catelan, 6 juillet 1913], Paris, Librairie théâtrale, artistique et littéraire, (1914), 35 p.
5. *Terres de lumière*, Paris, A. Lemerre, 1914, 249 p.
6. *D'azur, d'argent et de pourpre. Triptyque*, Paris, A. Lemerre, 1916, 144 p.
7. *Chants du Hoggar*, Paris, H. Piazza, 1924, 166 p. (cm. 10,8x15,6) [Trad. it. par L.M. Gagliardi, *Le quattro porte del deserto*, Palermo, Novecento, 1985, 205 pp., texte fr. en face] "Ouvrage couronné par l'Académie Française"
- 7.bis *Chants du Hoggar*, illustrations de Paul-Elie Dubois, Paris, H. Piazza, 1934, xxxiii-158 p.
8. *La légende de Lalla Maghnia d'après la tradition arabe*, Paris, H. Piazza, 1927, xv-165 p.
9. *Miguel. Roman*, Paris, A. Michel, 1930, 315 pp.
10. *Le chapelet des vingt et une koubbas*, Paris, H. Piazza, 1930, v-205 p.
11. *La sultane rose*, Paris, H. Piazza, 1934, 217 p.
12. *Cœurs rouges*, Paris, A. Michel, 1934, 317 p. "Couronné par l'Académie Française"
13. *Dâssîne, sultane du Hoggar*, Paris, Fasquelle, 1951, 188 p. "Couronné par l'Académie Française"
14. *Les voix du Hoggar*, 3e éd., Paris, H. Piazza, 1954, 138 p. [Trad. italienne *Voci dall'Hoggar*, a c. di Arrigo Chierregatti e Enrico Galimberti, Bologna, Editrice Nigrizia, 1967]
15. *Hoggar. Chants, fables, légendes*, Paris, Fasquelle, 1954, 263 p.
16. *Sultanes du jour et de la nuit*, Paris, H. Piazza, 1957, 180 pp.
17. *Le Drac*, Paris, Fasquelle, 1959, 259 p.